

Stronk

Pascal ARNAUD

*(pièce en cours d'écriture - titre provisoire)*

# SOMMAIRE

SORTIR DU CAISSON .....	3
STRONK, LE PROJET D'ECRITURE.....	5
eclairage.....	5
les personnages .....	7
des figures.....	9
le passeur.....	10
la singularite par les mots.....	12
drolatique.....	13
EXTRAITS.....	14
prologue.....	14
tableau 2 .....	17
PARCOURS DE L'AUTEUR.....	20

## SORTIR DU CAISSON

Écrire est un acte solitaire. C'est une pratique - un art, mais aussi un métier, un jeu, une corvée - à persiennes tirées, à chape de silence. Celui qui écrit - l'écrivain, mais aussi le rédacteur, l'auteur d'une lettre, le collégien à sa dissertation - s'isole, ne serait-ce que dans sa bulle. Le temps d'écrire, on rentre en soi, on s'enferme, on se claquemure. C'est le syndrome du caisson, non pour snober les autres, ceux qui n'écrivent pas, mais pour se mettre à l'abri et, en ce cabinet pudique et souvent obscur, partir à la chasse aux idées, fouiller dans les coins, feuilleter des albums jaunis, ouvrir des tiroirs de réminiscence ; on dit aussi se concentrer, trouver l'inspiration, et pour les prétentieux, créer. Là-dedans, c'est tellement en désordre, ou tellement vide, ou tellement démodé, qu'il faut bien se cacher pour rafistoler quelques débris de bon sens, coudre ensemble des morceaux épars d'intelligence, broder des galons de culture, donner un semblant de cohérence au nouvel habit - belle étoffe ou pauvre drap - dont l'auteur prétend vêtir ses pensées. Voilà bien des simagrées, sans doute, mais n'est-ce pas le prix pour arriver, en toute modestie, à quelque chose de présentable ?

À l'inverse, la création dramatique. Fût-elle, dans l'immense majorité des cas, attachée à un texte qui lui préexiste, la devance, la fonde, elle est un processus à ciel ouvert, une démarche extravertie, une œuvre vivante, dans le sens charnel du terme. Au théâtre, on est plusieurs, on est ensemble : on déballe, on observe, on analyse, on éprouve. On pense, on réfléchit, mais pas en littérateur, pas en philosophe. Où la philosophie démontre, le théâtre montre. Ici les convictions et les doutes brûlent les planches, les hésitations et les trouvailles sortent des bouches, des yeux, des muscles, le spectacle qui se construit est fait de sons, de mouvements, de sueur et parfois de larmes. Le théâtre montre, il se montre, s'expose ; c'est un art d'exhibition. Dès la première lecture, la première répétition, on est au spectacle, quelque chose de vivant, c'est-à-dire quelque chose qui bouge, qui se transforme, rien de virtuel, rien de définitif, jusqu'à la fin. Et si ce n'est jamais la vie telle qu'elle est, c'est de la vie. Pleinement.

L'auteur dramatique a de la chance. À la touche finale du manuscrit, son œuvre n'est pas morte. Sa vie est devant elle. Les comédiens s'en chargent. L'auteur dramatique peut laisser faire. Passer le relais et attendre ; la suite repose sur la confiance et le risque. Il peut aussi quitter sa bulle, ou l'élargir, pour garder le commandement, imposer sa vision, aller jusqu'au bout de la création, qui est d'abord sa création, en dirigeant, en jouant lui-même, cela arrive. Suprême démarche qui demande du génie, non pour l'oser, mais pour la réussir.

Mais il existe des voies médianes, diversement explorées de scène en scène, pour battre en brèche les excès de convention, briser des carcans, chercher au théâtre des alternatives, des ouvertures tout à la fois artistiques et humaines. C'est à ce faisceau d'expériences que se rattache le projet *Stronk (titre provisoire)* du Théâtre de l'Esquif.

Mes contributions d'auteur à cette compagnie, en particulier pour Quartier Libre à Petit Marseille, en 2008 à Rochefort, et l'année suivante, pour les Arts en mouvement à Vernoux-

en-Gâtine, ont consolidé mon intérêt pour des formes dramatiques très proches, dès leur origine, de ceux dont elles témoignent et auxquelles elles sont destinées prioritairement, et très exigeantes sur le plan artistique.

Cette fois, le projet *Stronk* du Théâtre de l'Esquif est beaucoup plus ambitieux quant à la volonté de puiser à la source ce qui fera les nerfs et le sang de l'action dramatique. Avec les ateliers d'écriture, qui seront d'abord des ateliers d'expression, des creusets d'invention et pas seulement des réceptacles, il s'agira de nourrir une écriture - un texte, une pièce - qui pour autant ne s'affranchira pas de ses règles et ne renoncera pas à sa liberté. Il ne s'agira pas d'une écriture de plateau où celui qui tient la plume ressemble davantage à un scribe qui note et met de l'ordre. Mais, branché en direct sur la naissance, laborieuse ou lumineuse, d'une expression vivante, l'écrivain, soulagé un moment de sa pathétique solitude, disposera de filons multiples, de ces bribes de vérité et d'authenticité irremplaçables, qu'il aura à distinguer, à mettre en valeur, à sertir dans la trame du futur spectacle.

En travaillant, puisque le thème le veut, avec des groupes dits marginaux, - qui eux aussi auront à sortir de leur caisson - l'exercice s'annonce plus hasardeux, donc plus riche. C'est du jeu que naîtra l'écrit, et de l'écrit que jaillira le jeu. Tout est possible en ce défi car tout est à faire.

Pascal ARNAUD

Le 28 août 2009

## ECLAIRAGE

La société classifie à tout va, elle organise l'ordonnancement des singularités, elle les range par catégories sociales, culturelles, ethniques, religieuses, comportementales, physiques, intellectuelles, politiques, professionnelles, et tant d'autres, selon une nomenclature complexe qui prétend prendre en compte l'ensemble du paysage humain. Cela va du SDF au PDG du Cac 40, du baba au bobo, du prolo au pipole (plutôt que *people* puisque les médias ont inventé le terme de pipolisation), du narco-trafiquant au sniffeur mondain. Avant d'être une personne, un individu, un être unique, on est toujours confondu avec la singularité d'un groupe ou de groupes entrecroisés dont on porterait, avant toute originalité propre, les caractéristiques, les stéréotypes, défauts et qualités.

Faire émerger et reconnaître sa singularité est une prouesse qui peut sembler réservée aux artistes de génie, aux scientifiques de la trempe d'Einstein, en tout cas aux très grandes peintures, les seuls à être considérés comme vraiment uniques, sans pareil.

C'est cette difficulté, à dégager leur singularité et à la vivre que connaissent, comme nous tous probablement, les personnages de *Stronk*.

Sans mettre non plus tout sur le dos de la société et de son goût de l'ordre et du formatage, la question se pose : Comment, intimement, devenir l'idée qu'on se fait de soi ? Peut-on réduire, abolir le décalage qu'il y a entre ce qu'on est (mais qui est-on réellement ?) et l'idée que l'on a de soi ?

Les personnages de *Stronk* ont en commun, et certainement avec nous, d'espérer se trouver *là-bas*, sur l'île de W, c'est-à-dire *ailleurs et demain*. Mais comme la carotte accrochée à une potence devant sa tête fait avancer l'âne en vain, cet ailleurs et ce demain ne reculent-ils pas à mesure que nous avançons ?

## L'ARGUMENT

La grève générale paralyse le pays. Elle est particulièrement virulente sur cette partie de la côte. Les transports maritimes entre le continent et l'île de W\*\*\* sont verrouillés depuis deux semaines. Seuls quelques bateaux bravent le blocus.

R a troqué sa vareuse de marin pêcheur contre celle de passeur. À l'abri d'une crique, une cabane et un modeste embarcadère. C'est là que la nécessité réunit K-trine, Lucie, Ji et Blute qui, tous quatre, veulent gagner l'île. K-trine pour y mourir, Lucie pour se lancer dans la vie, Ji pour changer la sienne, et Blute pour rencontrer l'amour.

L'endroit est désert, le départ incertain, le temps suspendu.

Bloqués par des circonstances qui ne sont pas leur affaire, ils se trouvent enfermés dans un huis clos improbable. K-trine, Lucie, Ji et Blute n'étaient pas destinés à s'intéresser les uns aux autres, mais leur statut de clandestins à la merci d'un passeur inconnu, crée entre eux un degré d'égalité. Ils subissent tous l'entrave faite à leur liberté de circuler, ils partagent la frustration d'être arrêtés dans le mouvement qui les portait. Leur avenir immédiat, aussi simple et clair qu'une traversée en ferry en temps ordinaire, s'est brusquement brouillé, à l'image des brumes de mer qui rendent le voyage encore plus problématique. Ils sont mal à l'aise de recourir à un procédé marginal, une combine qui prend au fil des heures des allures de mauvais plan. Une forme de solidarité les unit, la promiscuité est favorable aux confidences, aux dévoilements, aux révélations.

Cette immobilisation forcée exacerbe en eux la sensation du basculement imminent et sans retour de leur existence, et, à la fois, fait planer une menace sur la réalisation de leur projet. Ils connaissent le doute, du découragement, de la résignation. Mais plus que la crainte de renoncer, ils souffrent de leur impuissance face à une cause extérieure, ils redoutent d'être privés du droit supposé inaliénable de devenir soi.

## LES PERSONNAGES

**K-trine** est une pianiste internationale qui a préféré l'enseignement de la musique à une prometteuse carrière de concertiste. Elle fait autorité dans son milieu. À soixante-dix ans, elle met un terme à son magistère, fuyant les honneurs, pour s'installer sur l'île de son enfance où elle n'a pas posé le pied depuis un demi-siècle. Qu'il s'agisse de ses années de virtuose, de l'estime de la profession, ou de la vénération d'élèves plus célèbres qu'elle, K-trine décide de ne plus accorder la moindre importance à sa réussite. Elle choisit de se dépouiller, de se débarrasser de toutes « ces béquilles factices » pour être enfin nue.

Ce qui est pris par ses laudateurs pour un détachement exemplaire répond en fait à une exigence intime d'un autre ordre : après avoir passé sa vie à juger les autres, elle veut elle-même être jugée, non pour ce qu'elle a fait, mais pour ce qu'il reste d'elle une fois « ces leurres » éliminés. Elle s'est mis en tête d'être jugée, non sur les faits, mais sur ce qu'elle n'a pas fait et peut-être ce qu'elle aurait dû faire. Or, rejetant le jugement des hommes qui lui est définitivement favorable, et n'ayant pas accès au jugement de Dieu, elle ne peut faire appel qu'à sa propre conscience.

Sa quête prend la forme d'une obsession : la noyade de ses enfants, dont les images la hantent, enfants réels ou fantasmés, noyade vraie ou imaginaire, accidentelle ou provoquée, noyade métaphorique et, sans doute, allégorie masquée du naufrage de la vieillesse.

Qui est **Lucie** ? Elle raconte qu'à l'âge de onze ans, elle a vu périr ses parents dans l'incendie de leur maison. La jeune fille est élevée par sa grand-mère maternelle et fait ses humanités en pensionnaire modèle à l'institution Sainte-Croix des Anges dont elle se sauve, la veille du bac, le jour de ses dix-huit ans, pour suivre un forain, fils d'un patron d'autos tamponneuses, qui la perd un soir à la loterie. Le gagnant, un ouvrier agricole, l'emmène aux vendanges sur sa moto, puis l'installe chez son frère aîné derrière le comptoir du Bar des Amis. Elle y trouve peu à peu sa place jusqu'au moment où une blonde à talons hauts la détrône. Elle fait à nouveau sa valise et est engagée comme partenaire d'un lanceur de couteaux alcoolique qui, ratant son numéro, la blesse à la gorge. À l'hôpital, elle s'éprend d'un infirmier qui se tue en voiture à deux semaines de leur mariage. Lucie retourne chez sa grand-mère, le temps de recueillir son dernier souffle et l'aveu d'un amour secret avec un marin pêcheur de l'île de W\*\*\*, mort en mer, qui est donc son véritable grand-père. C'est une explication de ses origines et don de sa vie que Lucie part chercher sur ce bout de terre inconnue protégé par la mer.

Ses déconvenues ne l'ont pas aigrie, elle évoque son passé sans rancœur. Dopée par l'idée d'une vie nouvelle, elle est d'une gaîté inébranlable (insoutenable, dira R le passeur). Avec son bagage plein d'échecs et d'espoirs, elle se donne l'image d'une fille qui croit éperdument au bonheur, car « il finit forcément par arriver, sinon ce serait trop bête ».

Ji cherche, lui aussi, sa place au monde. Chroniqueur judiciaire et auteur de romans noirs, il vêt de ses extravagances de dandy une transsexualité qu'il ne supporte plus de dissimuler. C'est pour sauter le pas et entrer dans sa vraie nature qu'il part consulter un éminent professeur établi sur l'île.

Ji peut raisonnablement être considéré comme un mondain de province dont l'intelligence clinquante n'éblouit qu'un cercle de prétentieux de son espèce et n'agace que la vertu poussiéreuse de notables de troisième zone. Il n'est pas déraisonnable, néanmoins, de penser qu'il y a davantage de profondeur, d'authenticité et de complexité chez ce rebelle en costume de soie. Malgré une forme de complicité avec la société où il vit et dont il vit, Ji est un révolté, contre les ordres établis, à commencer le système judiciaire, les vérités officielles, le conformisme moral, intellectuel, social. Mais il est du genre de ceux qui attendent leur heure, peut-être pour ne jamais la trouver.

Il en est ainsi de son conflit avec son père, qu'il admire et ne parvient pas à aimer ; qu'il déteste parfois. Secrètement et naïvement, il conçoit le projet de revenir vers son père, une fois devenu femme, et de le convaincre de l'aimer sous cet état.

Ji est l'apocope de Gilles. Ce diminutif lui vient de ses amis, à cause de son sourire énigmatique qui lui donne des airs de Joconde et dont il joue dans certaines soirées. Sous prétexte de s'amuser et d'éblouir la galerie, et sans doute pour le mauvais plaisir de gratter la plaie, Ji soutient la thèse que Mona Lisa est un travesti, petit ami de Leonardo. Son illustre sourire exprimerait toute l'ambiguïté de la situation, sa « cocasserie cryptée », précise Ji, et ne serait qu'un message codé.

Pour R le passeur, **Blute** souffre d'un développement mental incomplet, caractérisé par une insuffisance du niveau global d'intelligence, notamment en ce qui concerne l'acquisition des connaissances, la maîtrise du langage, la motricité et les performances sociales. Ses facultés sont réduites par suite d'une altération d'une ou plusieurs fonctions, physique (il retrouve spontanément une démarche simiesque), sensorielle (son intolérance à certains sons), mentale (sa difficulté à suivre une conversation ordinaire), psychique (sa peur d'avoir peur), et il répond en cela parfaitement à la définition du handicapé mental établi par l'Organisation mondiale de la santé. D'ailleurs sa capacité de travail évaluable à un tiers de celle d'une personne valide, et la nécessité, à l'âge adulte, de soutiens médico-sociaux pour lui maintenir une indépendance partielle, le rangent de toute évidence dans la plus littéraire mais non moins juste catégorie des idiots. Mais, puisqu'il a cassé sa tirelire, il a, autant que les autres, le droit d'embarquer pour Cythère.

Car c'est avec l'amour que Blute a rendez-vous sur l'île, à la suite d'échanges avec une certaine Edith sur le site Web d'un club de rencontres. Cette aventure amoureuse, dont l'heureuse issue, toujours selon R, ne fait pas de doute, n'est-elle pas cependant l'expression socialisée d'un immense besoin d'amour et de tendresse ?

Quant à R, le réduire aux quelques indications qui précèdent serait un tort. Il est pire, en tout cas si l'on ne le suit pas sur l'idée que jeter par-dessus bord ses clients d'un jour est une hypothèse haute et certainement « le meilleur service à leur rendre ».



R et en cela dans son rôle de passeur dont il endosse toutes les fonctions, qu'il s'agisse de l'âme ou du corps. Du moins est-ce la justification qu'il donne à son comportement. À la fois, clé du salut, maillon manquant, peseur de destinées, et ignoble escroc, criminel sans foi ni loi, pervers opportuniste, il se complaît à jouer le décrypteur lucide, l'analyste impitoyable, à être, bouffon cynique, le raconteur d'une histoire dont il se fait passer pour le maître.

## DES FIGURES

Plus que des personnages au sens strict, K-trine, Lucie, Ji et Blute sont des figures qui seront, au fil de la pièce, supports de singularités. Ces figures polymorphes ne sont pas réductibles à leurs histoires individuelles bien qu'elles ne cessent de les raconter, non de façon linéaire, mais par pans, images tournantes, émergences où se succèdent souvenirs, fantômes, illusions, angoisses et espérances. Elles se livrent d'autant plus librement qu'elles subodorent que ces bulles d'existence aux parois irisées sont à peine plus consistantes que des mirages et, qu'à la fin du spectacle, elles éclateront, sans laisser de traces, renvoyant chacun à sa propre solitude, à l'inexprimable de toute singularité.

K-trine porte le thème de la singularité humaine parmi les espèces vivantes, et dans la singularité humaine, celle d'être femme (la première singularité étant le sexe). Figure matrice, elle est assez vaste pour embrasser la création et la mort sans être écartelée, la fertilité et la stérilité dont celle de la vieillesse, le désir et son absence, le corps et l'esprit, l'attachement terrestre et la transcendance.

K-trine, c'est la Terre, dans ce qu'elle a de puissant et de vulnérable, mais c'est la puissance qui domine, qui s'exhibe. Elle produit et se nourrit de ce qu'elle produit. Tout vient d'elle et tout y retourne. Elle est celle dont tout procède, celle qui garantit le cycle de la vie et de la mort, la régénérescence. Sa force d'absorption et de cicatrisation est extraordinaire, mais en même temps elle possède le terrible pouvoir de se détruire elle-même (la potentialité du suicide pour tout être humain et l'hypothèse de mort de l'humanité).

Lucie porte le thème de la jeunesse, cette singularité passagère, de la légèreté fragile, de la grâce éphémère. À l'inverse de K-trine qui est la masse, la profondeur, l'obscurité, le magma, la force tellurique, elle est la lumière, l'air, le vent. K-trine est le feu caché, énorme, enfoui ; Lucie est la flamme que le moindre souffle éteint, mais qui est capable d'allumer un incendie gigantesque.

Ji porte le thème de l'identité, de la difficulté d'être soi, d'être reconnu pour soi-même, de se distinguer dans les groupes auxquels il n'est pas possible de se soustraire, que l'on choisisse ses appartenances ou que l'on soit catalogué, enrôlé de force. Il est tour à tour Gilles, Ji, La Joconde, être multiforme qui cherche son unité.

Blute, faussement simple, injustement méprisé, souffre d'une image qui se confond avec sa catégorie (les handicapés mentaux). Il porte le thème de ceux qui ne sont pas la bonne pièce pour le bon trou, des déshérités, des humiliés, des malchanceux, des démunis, des sans-grade, des laissés pour compte, de ceux qui sont nés pour faire masse, qui constituent le fond de l'humanité, comme, selon R, on dirait d'un fond de soupe. Ceux qui sans révolte acceptent leur humanité au rabais, mais ceux qui rêvent, qui jouent à la loterie, qui croient possible de gagner un jour.

Les quatre figures sont en recherche, K-trine de sens (être jugé), Lucie de bonheur (aimer, vivre), Ji d'identité et Blute d'amour (être aimé).

Aucun n'est satisfait de ce qu'il a reçu ni de ce qu'il en a fait. Mais la métamorphose est-elle possible ? Avoir la volonté de changer de vie, de régler son compte au passé, voire de régler ses comptes avec, d'atteindre la vérité profonde de son être, est-ce suffisant ? Ne reste-t-on pas toujours soi-même ? R a-t-il vraiment tort en demandant : « Les gogols, les cloches, qu'ont-ils à espérer, sinon rester des gogols, des cloches ? »

Le sens de la pièce est peut-être que toute quête est vouée à l'échec, et qu'il ne reste que la liberté de commander à son humeur, d'être joyeux ou triste, enthousiaste ou désabusé, en colère ou apaisé, révolté ou résigné.

## LE PASSEUR

R le passeur tient une place à part. Il est à la fois un des protagonistes et le coryphée - il introduit les interventions d'un chœur - qui, dévoyant son rôle, peut avoir l'illusion de commander au ballet des astres dérisoires que sont K-trine, Lucie, Ji et Blute. Il prétend les tenir à sa main par un discours dont la fonction est de détruire la « mythologisation » à laquelle ils se livrent, et les entraîner vers leur perte. Croyant tirer les ficelles, sans doute n'est-il lui-même qu'un instrument.

Dans ce microcosme, R représente le Mal, non par opposition au Bien (aucune figure n'incarne le Bien), mais comme seule certitude : le Mal existe, on peut prouver son existence, alors que l'existence du Bien est pure hypothèse, projection de l'esprit, fantôme de l'âme. Au mieux, le Bien est la réponse incertaine à un vœu de moralité : il n'est pas impossible qu'il advienne, mais se manifeste-t-il qu'il est aussitôt mis en danger par le Mal.

R défend la théorie que le Mal peut détruire le Bien, tandis que le Bien ne vient jamais à bout du Mal. Le Bien ne peut réellement exister, dit-il, car le Bien n'est jamais totalement désintéressé (« il y a toujours quelque chose à gratter »), alors que le Mal, certes souvent intéressé - crapuleux - est le plus souvent exercé pour lui-même, avec une gratuité qui, selon lui, force l'admiration. « Quand un enfant arrache les ailes d'une mouche, c'est pour l'unique plaisir de lui arracher les ailes qui ne lui serviront pas et les enfants ne mangent pas les mouches ! »

En qualité de coryphée, R assure le lien entre public et personnages, mais il se comporte avec le public comme il se comporte avec les personnages, c'est-à-dire avec mépris et cruauté, en manipulateur pervers. Pour lui le public n'est évidemment pas la salle, bien que ce soit à la salle qu'aillent ses propos ; il ne se livre pas à un stand up. Il utilise le public comme un instrument de retour d'écho ; c'est une plaque réfléchissante, parfois un support, comme la toile pour le peintre. Il ne compte pas sur les autres personnages (figures) pour que ce qu'il dit, ce qu'il pense ne reste pas totalement enfermé dans sa bulle individuelle, mais s'en échappe et soit perçu quelque part. Son comportement est inséparable de l'idée d'être observé (l'idée judéo-chrétienne de l'œil qui regarde Caïn). Ce que résume peut-être sans le savoir Lucie : « Si on ne voyait pas les étoiles, elles n'existeraient pas. »

## LA SINGULARITE PAR LES MOTS

*Stronk* n'est pas une pièce démonstrative. Certes, elle traite de la singularité des individus et la part d'universel qu'il y a en chacun, mais on peut tout autant prendre ces figures et leurs histoires dans l'intensité de l'instant et considérer que cet instant n'est révélateur de rien d'autre que d'une combustion, jusqu'à épuisement de la torche.

La singularité des personnages passe principalement par le langage, qui est leur ressort, et le rire qui les distingue aussi sûrement que la parole (<sup>1</sup>). Chacun a une manière singulière de s'exprimer ; c'est ce qu'ils disent qui les bâtit, fait progresser leur construction, engage leur démolition. Leur logique est celle des mots qui ne valident pas des situations solidement présumées mais les créent. C'est d'eux que naît leur liberté d'être unique et, en même temps, les mots les emprisonnent dans des traits de caractères, des circonstances, des événements, des façons d'agir, bref un déterminisme qui ressemble à une finalité personnelle, mais dont la réalisation est la chose la moins sûre.

Par exemple, lorsque Ji dit de ses rapports avec son père : « On avait les contacts de deux boules de billard », c'est au moment où cette phrase est prononcée et parce qu'elle est prononcée que le personnage de Ji endosse des rapports difficiles avec son père, et non l'inverse. Pour l'auteur, une fois accepté que la phrase détermine Ji et qu'il n'y a pas à revenir en arrière, c'est une contrainte d'où naît l'existence - le vraisemblable- du personnage.

Autre exemple : les « parlures » de Blute.

Blute est officiellement un handicapé mental et socialement un demeuré. On lui reconnaît cependant de n'être pas complètement idiot. C'est même un cas médical intéressant. Certes, son intelligence ne s'est pas développée normalement ; elle a comme flétri en bouton. Les facultés cognitives de Blute sont asséchées par une grande indigence d'analyse et une absence d'esprit de synthèse. En revanche, sa mémoire est phénoménale. Blute retient presque tout ce qu'il lit ou entend. Faculté admirable dont Blute ne tire qu'un piètre avantage. Toutes les informations qu'il ramasse dans son filet à fines mailles, il les entasse en vrac, sans les hiérarchiser, sans les relier entre elles par quelque logique, sans les digérer pour construire un raisonnement, émettre une pensée, sinon originale, personnelle.

Pourtant, sous cet aspect de bête de foire, Blute n'est pas un sot. Il possède une intelligence singulière, une sensibilité très vive des événements, une richesse émotionnelle. Mais, surtout en situation de stress, c'est-à-dire toujours lorsqu'il est en société où il ressent avec force son

---

<sup>1</sup> Parallèlement à l'écriture de *Stronk*, l'auteur entreprend un essai sur le rire qui doit nourrir la pièce et, considéré comme une forme de didascalies, orienter peut-être le metteur en scène dans sa vision et ses choix.

statut d'idiot, il est incapable (en tout cas, il n'ose pas) de s'exprimer selon lui-même. Il craint maladivement de n'être pas à la hauteur et de n'être pas compris. Aussi emprunte-t-il aux autres, puisant au hasard dans le vaste fouillis de sa mémoire langagière.

Blute a donc deux parlures.

Une parlure de société, qui est une fausse imitation de sociolectes qu'il ne pratique pas, et sans doute, ne comprend pas. Il puise ses phrases dans les journaux dont il est très friand, l'écoute de la radio et de la télévision, dans son entourage médical. Apparemment, il ne livre, par cœur et bout à bout, que des matériaux bruts, sans le recul de la parodie ou de l'ironie, et, croyant bien faire et se rapprocher du niveau des autres, il ne comprend pas que l'on rit de lui. Cette pratique renforce chez les autres la conviction qu'il est *bien atteint*.

Sa seconde parlure est confidentielle, mais tout à fait réelle. Il n'y accède que seul ou en très grande confiance. C'est alors, très simplement, le registre familier/argotique appris dans ses différentes familles d'accueil. Il est au premier degré, s'exprimant avec une sincérité totale, ce qui lui vaut d'être à nouveau incompris. Seule K-trine décèle en Blute cette fraîcheur d'âme et elle ne s'offusque pas quand Blute lui dit en posant sa tête dans le creux de son cou :

- Tu es chaude comme une vache !

## DROLATIQUE

Précisons que ces quelques pistes explicatives, bien incomplètes et peut-être confuses, K-trine, Lucie, Ji, Blute, et encore moins R, n'en ont rien à faire. De leur confrontation jaillit principalement le spectacle de leur confrontation, dont on n'aurait pas tort de ne retenir que l'ironie, l'absurde, le cocasse, l'insolite, la drôlerie, bref le bouillonnement des paroles qui est en beaucoup de choses la seule consolation.

Car la pièce, traitée sur un mode drolatique, décapant et iconoclaste, se veut avant tout un divertissement, au sens large, y compris pascalien sans doute. Toute idée sérieuse a son double burlesque, toute pensée importante a son envers ridicule, toute situation tragique secrète son antidote comique. Partant du principe que l'on ne se moque bien que de ce qui est grave, l'auteur prend un malin plaisir à torpiller ses propres tendances à philosopher, à construire sa petite vérité du monde, un monde où le rire, libérateur et dérisoire, trace le seul chemin carrossable. Et il apprécierait de n'être pas contredit sur ce point.

Pascal Arnaud

## EXTRAITS

### Prologue

*Lieu indéterminé au début pour apparaître avec sa description. R en tenue de marin pêcheur.*

R

*Trente-troisième jour de grève... Le conflit toujours dans l'impasse... La rencontre marathon qui a eu lieu hier entre syndicats, patronat et gouvernement n'a pas permis d'avancées significatives... Tu m'étonnes !...Le mouvement qui affecte la totalité des ports du nord du pays s'est encore durci... Toutes les activités portuaires restent bloquées et il y a peu d'espoir... L'espoir ! l'espoir ! ...Les ruptures d'approvisionnement dans les stations-service se multiplient... Selon l'Union française des industries pétrolières, la pénurie... Oui, la pénurie ! la dèche ! oui, la dèche ! C'est la dèche ! C'est pourquoi il y a la grève ! On n'a jamais vu les riches se foutre sur le cul...En tout cas, pas de la même façon...Le rationnement mis en place... Sauf pour les petits malins ... Mais ce sont aussi les produits de première nécessité qui viennent à manquer faute d'acheminement, voire de production, car les denrées alimentaires de base ... Qu'ils mangent du poisson ! c'est bon le poisson, du poisson et des moules ! c'est bon les moules...D'autant plus que les transports ferroviaires sont à leur tour rudement touchés avec sur les grandes lignes à peine un train sur dix... Normal ! Tout le monde a le droit de s'amuser... Ah ! Depuis une semaine, les marins pêcheurs ont rejoint les dockers et le personnel de manutention des ports, ainsi que le personnel navigant des transports maritimes... Quoi, les marins pêcheurs ? Quels marins pêcheurs ? Tu parles ! Et moi, je suis marchande de gaufres ? Aucun départ du continent... Bien sûr ! ... notamment vers les côtes britanniques... Évidemment ! Ça fait huit jours !... Les négociations ... prout ! prout ! ... D'ores et déjà une catastrophe économique et sociale pour l'ensemble du pays...prout ! prout !... L'appel à la raison du président de la République n'a pas été entendu... prout ! prout !... Bref tout va bien ! Les cons !*

Ceci est une chose. En voici une autre. Loin des foyers de revendication sociale, loin des grappes de navires qui bouchent l'entrée des ports, loin des banderoles et des torchères, quelque part sur la côte, une petite anse, une minuscule crique, une échancrure dans le granit, un embarcadère pas plus grand qu'un billard, juste de quoi mettre à l'eau une barque. C'est la barque de R... Pas de nom, s'il vous plaît. Question de sécurité. Par les temps qui courent. *Un chalutier avec trois marins pêcheurs à bord, alors qu'il tentait de prendre la mer, a été arraisonné par une vedette de surveillance confisquée par des grévistes et contraint de renoncer à sa sortie...* Je n'invente rien. Mais R s'en fout, il s'en tamponne les coquillages. R est marin pêcheur, et seuls la mer et le ciel peuvent le contraindre de renoncer. C'est une affaire entre lui, la mer et le ciel !

Donc, R possède une barque, voir ci-contre, et un bateau qu'on ne voit pas car le *Stronk*, c'est le nom du bateau, le *Stronk* est amarré plus loin à un corps-mort. Pour R, le *Stronk* est un être vivant. R parlant du Stronk dit qu'il se nourrit de maquereaux, de limandes, de soles, de merlans, de rougets, de dorades. R trouve le *Stronk* vaillant, courageux, endurant, fier,

c'est-à-dire à l'image de son capitaine qui ne craint ni les récifs ni les tempêtes. Le *Stronk* qui pue la poiscaille et le mazout, c'est son double, son jumeau.

Et puis la grève !

Reconversion obligatoire et hâtive ! Transport discret et garanti de bijoux, titres, pièces d'or, lingots, œuvres d'art ... sucre, tabac, café ! et de personnes humaines ! La personne humaine n'est pas la meilleure cargaison, mais il faut s'entraider. Cela dit, je ne fais pas les tarifs de groupe. Chacun pour sa pomme !

Quelle déchéance ! Mais il faut bien vivre, non ?

*Blute tourne autour de R depuis un moment. Il lui arrache de la poche son journal.*

Hé ! toi.

Mais je te préviens : y a pas beaucoup d'images ! Tu risques pas d'attraper des coliques bâtonneuses ! Le capitaine R est trop bon.

Je t'avais dit à l'embarcadère ! La brume va se lever et quand la marée sera bonne, vous aurez juste le temps d'embarquer, toi et les autres ! Et je n'aime pas qu'on désobéisse à mes ordres. Mais regarde-moi ce bas de plafond. Je peux causer, tu t'en beurres les noisettes, hein ! Tu m'entends ! Il faudrait te laver les écouteilles de temps en temps. Puisque c'est comme ça je ne t'emmène pas. Tu ne monteras pas sur mon bateau.

BLUTE

Monsieur Tuteur m'a dit de monter sur ton bateau.

R

Monsieur Tuteur !

BLUTE

Monsieur Tuteur m'a dit de monter sur ton bateau pour aller sur l'île. Pour voir Edith.

R

Tu as de l'argent ?

BLUTE

Oh oui ! C'est pour Edith. Pour aller au restaurant. Pour acheter des robes.

R

Donne le-moi.

BLUTE

C'est pour Edith.

R

Tu veux aller sur l'île ? Tu veux voir Edith. Alors, donne-moi ton argent.

BLUTE

Monsieur Tuteur...

R

Quel Monsieur Tuteur ?

BLUTE

Monsieur Tuteur ! Monsieur Tuteur m'a dit qu'il t'a donné de l'argent pour le bateau.

R

Pour le bateau. Mais je ne suis pas le bateau. Je suis le capitaine du bateau. Le commandant. Et un bateau sans commandant... Tu sais piloter un bateau ? Alors tu vois, il faut un commandant, un pilote, et un bon pilote, ça se paie ! Montre-moi ton argent.

R

C'est tout ? Montre ce que tu caches !

BLUTE

C'est de l'argent pour Edith. Quand j'arrive.

R

Mais il faut arriver ! Je le garde. Tu pourrais le perdre sur le bateau. On est malade, on vomit, et tout passe par-dessus bord : le vomi et les sous ! Tu seras fin pour te présenter à Edith ! Tant que tu n'es pas arrivé, tu n'en as pas besoin, hein. Tu peux garder le journal.

Toi, quand on soldera les cons à Venise, tu seras en tête de gondole ! Note que si tous mes passagers étaient comme toi, les choses seraient moins compliquées. C'est toujours plus facile de noyer un chat à sa naissance qu'un chien dressé au combat. Est-ce que tu comprends les images, les métaphores ? Moi je suis marin pêcheur et je connais les métaphores. Ce que j'aime dans les métaphores, c'est quand elles basculent dans la réalité. Je n'insiste pas. Toi, tu couleras vite, t'as déjà de l'eau dans la tête.

Ah, petit, ce que tu me fais dire ! Je devrais avoir honte. Je te parle comme à un chien. Et toi tu ronges ton os. Les chiens ignorent leur fin. Ou alors quelques instants juste avant la fin. Une sorte de flair. C'est pareil pour les chevaux à l'abattoir. Ils renâclent. Mais tu ne renâcles pas, toi. Pas encore. En fait tu tiens plus du chien que du cheval. Nous tous, tu sais, on a quelque chose d'un animal. Mais toi. Quand tu te grattes. Comment es-tu quand la peur te prend ? La façon dont tu gigotes la trouille aux tripes. Un long gémissement de scie musicale.

Mais tu me donnes froid !

Pars ! Pars ! A l'embarcadère, j'ai dit ! A l'embarcadère !



## Tableau 2

### Extrait 2

*Avant l'arrivée de K-trine, Blute, Lucie et Ji forme leur petit monde provisoire. Ils évoquent leur enfance et se livrent à des jeux de rôles.*

*Par exemple :*

JI

Alors que pensez-vous de mon histoire ?

LUCIE

Elle ne veut rien dire, ton histoire.

JI

Les histoires veulent toujours dire quelque chose.

BLUTE

Mais pas forcément quelque chose d'intelligent.

LUCIE

C'est même souvent complètement con... idiot.

JI

Et le sens de l'histoire, qu'est-ce que vous en faites ?

LUCIE

Moi, j'aime les histoires qui ne disent que leur histoire. On les écoute et on n'a rien à dire.

BLUTE

Ou même rien à secouer.

JI

Si tu ne t'intéresses pas aux histoires, tu es littéralement mort.

LUCIE

Ça suffit ! Passons à autre chose.

BLUTE

Oui, il est urgent, par exemple, de nous toucher. Pour nous donner du plaisir.

LUCIE

Le plaisir...

BLUTE

Passons à l'acte sans déblatérer.

JI

Tout de même, le pelotage mérite une certaine réflexion...

BLUTE

Le cuir chevelu, la nuque, la colonne vertébrale, les fesses. C'est un bel itinéraire.

JI

Ne serait-ce que pour établir certaines limites.

BLUTE

Les oreilles, le fond des oreilles avec la langue.

JI

Bientôt, ce sera les parties génitales !

LUCIE

Oui ! les parties génitales !

JI

Les parties génitales sont réservées à la reproduction.

BLUTE

C'est bien là ton esprit mesquin et ta vision étriquée de la vie.

JI

On sait où ça mène. On n'est pas là pour repeupler la planète !

LUCIE

Isoler les parties génitales comme une île dans un océan de plaisir ! A coup sûr, tu transformes l'île en volcan.

JI

Oh ! et puis, après tout... Alors le ventre et les pieds. J'aime beaucoup les pieds.

### **Extrait 3 :**

K-TRINE

A ma naissance, je mesurais cinquante centimètres, je pesais trois kilos deux cents et je n'avais pas de quéquette, avait constaté mon père

C'est normal, c'est une fille, l'avait rassuré la sage-femme

Donc tout allait bien

C'est après que les choses se sont gâtées

Ma mère notait mon poids chaque jour, puis chaque semaine dans mon carnet de santé

Sur un graphique, elle traçait des croix qui, reliées entre elles, dessinaient une courbe

C'était plutôt une ligne en zigzag, comme l'itinéraire de mon père rentrant du boulot, avait commenté ma mère, sans penser à mal, car elle ne croyait pas que je retiendrais ce détail

Ma mère n'était pas médisante et ce n'est pas médisant de dire qu'elle était peu habile de ses mains

Ma courbe de croissance ressemblait à un escalier bancal aussi dangereux qu'inesthétique

Elle était en concurrence avec la courbe idéale, elle parfaitement imprimée, d'un seul trait souple et sûr, du coin en bas à gauche au coin en haut à droite pour ma mère

C'était moins net de la table à langer

Cette courbe idéale était le résultat d'observations scientifiques très sérieuses

Elle voulait dire que dans l'idéal la courbe de croissance du bébé devait la suivre au plus près

Quelques écarts étaient permis

De chaque côté de cette courbe idéale, deux autres parallèles délimitaient une zone de tolérance, avec une partie inférieure et une partie supérieure

On aurait dit une route avec sa ligne au milieu

Une route qui gravissait une montagne pour se rapprocher du ciel radieux et franchir le col du deuxième âge, puis sur une autre page, du troisième âge, portes symboliques vers un avenir prometteur

Seulement très tôt, je faisais des sorties de route

Quand j'étais au-dessus, ma mère réduisait mes quantités de lait

Quand j'étais en dessous, elle augmentait les tétées

La mamelle maternelle n'a pas supporté ces à-coups, je suis passée rapidement du téton à la tétine

C'est normal, a dit le médecin, on dose mieux au biberon

Un soir mon père a allumé le feu avec mon carnet de santé

Je suis contre les contrôles, expliqua-t-il, ce qui est vrai pour moi est vrai pour mon enfant, même une fille

Ma mère s'est mise à pleurer, alors moi aussi j'ai pleuré

C'est normal de pleurer à cet âge-là

## PARCOURS DE L'AUTEUR

Pascal Arnaud est né en 1948 à Rennes, cadet d'une famille de cinq enfants où la lecture est érigée en valeur fondamentale de l'éducation. De son père journaliste, profond connaisseur de Paul Valéry et Stéphane Mallarmé, il tient son goût jamais lassé pour la littérature dont il fait une approche précoce et sans interdit. Ses premières grandes émotions théâtrales, il les doit à Molière, Musset, Tchekhov, Labiche, Ionesco, Becket dont il ne manque jamais les représentations à l'Opéra de Lille, ville où il fait ses humanités et des études de lettres. À cette époque, il joue en amateur et s'essaie à l'écriture dramatique et la mise en scène avec l'éphémère Théâtre du 22.

Il songe à en faire son métier, mais après son service militaire, il choisit le journalisme. Ses postes dans plusieurs titres de la presse quotidienne régionale le conduisent de ville en ville, notamment Reims, Sedan, Charleville-Mézières, Nancy, Mirecourt, Poitiers, Tours où il achève sa carrière en qualité de rédacteur en chef de *La Nouvelle République du Centre-Ouest*. La PQR étant par nature un extraordinaire poste d'observation, il acquiert tout au long de ses pérégrinations une connaissance de la société et des hommes dans laquelle il puisera l'authenticité, sous les exagérations du genre, des très nombreux personnages qui peupleront ses pièces.

C'est sa fille Hélène, comédienne et metteur en scène, qui réveille en lui l'action d'écrire pour le théâtre dans les années 2000. La démarche du Théâtre de l'Esquif, faite d'exigence artistique et d'ouverture sociale, le séduit. Il trouve pleinement sa place dans des projets dont l'origine n'est pas une initiative d'auteur qui, pièce écrite, se met en quête de réalisation. La mise en commun a priori de différents talents et savoir-faire pour créer ensemble lui convient.

Au fil des ans, l'Esquif confirme sa volonté de briser les cercles et de mener des actions composites. L'esprit est de réunir professionnels et amateurs, de faire appel aussi diversement que possible aux disciplines du spectacle vivant - comédie, musique, chanson, danse, acrobatie, arts plastiques -, et de porter le théâtre, au sens large, là où il n'a pas toujours, sinon jamais, droit de cité. De telles contraintes, liées aux lieux (souvent atypiques) ou à la distribution (parfois instable et nécessitant des ajustements d'écriture), Pascal Arnaud n'y voit pas des freins ou des obstacles. Il pense, au contraire, que l'aventure collective et la saveur humaine de chaque spectacle s'en trouvent renforcées.

De pièce en pièce, il explore la société de notre époque charnière entre deux millénaires, non dans ses hauteurs dominatrices et médiatisées, mais bien plutôt au niveau des « gens d'en bas ». Sous le foisonnement anecdotique, les ressorts dramatiques, le jeu, le rire, ses personnages portent des fêlures et révèlent des profondeurs qui renvoient le spectateur à son propre mélange de singularité et d'universalité.

Pascal Arnaud considère que la verve est un plaisir dû aux spectateurs. Il attache une grande importance à la qualité littéraire de ses dialogues, avec un fort souci d'exactitude des niveaux de langue et de pertinence dans les manières de parler individuelles. Au cœur de son travail figure l'idée que la littérature, particulièrement le théâtre, n'a de sens que partagée, c'est-à-dire donnée à l'*interprétation* de l'autre ; l'idée que celui qui reçoit est aussi important que celui qui offre.

## QUELQUES ŒUVRES DRAMATIQUES

*La mort du petit commerce*, comédie cruelle (1993)

*L'illusionniste*, pièce écrite pour la radio (1993)

*Marthe ou Un jour les beaux jours cessent*, drame en 3 actes (1999)

*Les Péchés capitaux*, sept textes à lire à haute voix, lectures publiques à la bibliothèque municipale de Poitiers, par Hélène Arnaud (2002)

*La Revanche du Mouton à plumes*, spectacle itinéraire en 9 stations, créé pour le parc Mouton-Village à Vasles ; représentations nocturnes pendant les saisons estivales 2002 et 2003 ; mise en scène Hélène Arnaud (2002)

*Elle chante*, vingt chansons pour la composition d'un spectacle cabaret, mise en musique partielle (2004)

*Rêve partie à la pension du Thouet*, comédie en 17 tableaux (2005) créé à La Peyratte par le Théâtre de l'Aventurine dans une mise en scène d'Hélène Arnaud

*C'était mieux à la mer*, comédie en 5 actes et un prologue (2006)

*Little Gadget ou l'Ogre et le Petit Poucet*, fantaisie d'après le conte de Charles Perrault et une version pour amuser les petits enfants et leur faire un peu peur quand même, lectures publiques (2007)

*Les valises / Patchwork / L'appartement* (2008) créés à Rochefort pour l'évènement « Quartier Libre au Petit Marseille » dans une mise en scène d'Hélène ARNAUD, artiste associée de la Coupe d'Or, scène conventionnée de Rochefort

*Garden-party*, comédie drolatique en 3 tableaux (2009), *Les jeux de l'Amour et du Bazard*, marivaudage en 1 acte (2009), *Le Gardien de la Sèvre*, monologue (2009) créés à Vernoux en Gâtine par le Théâtre de l'Esquif dans une mise en scène d'Hélène Arnaud

*La Répétition*, Réflexion théâtralisée sur le rapport auteur/comédien, création littéraire/art vivant (2009)

*Jour de noce*, comédie en 3 tableaux (2010) *L'École des cocus*, farce en 1 acte, *Atéla*, fantaisie créés à Vernoux en Gâtine par le Théâtre de l'Esquif dans une mise en scène d'Hélène Arnaud